

Ravelstein le magnifique

Tout commence un matin de juin à Paris par un petit déjeuner dans une somptueuse suite du Crillon, réunissant Abe Ravelstein et son ami Chick. Ravelstein est professeur de philosophie politique à l'Université de Chicago.

ANDRÉ BLEIKASTEN

SAUL BELLOW

RAVELSTEIN

trad. de l'américain par Rémy Lambrechts
Gallimard éd., 172 p., 18,50 €

Intellectuel de haute volée, pédagogue charismatique et chercheur prestigieux, il a enseigné Platon, Lucrèce, Machiavel, Bacon, Hobbes et Rousseau à des générations d'étudiants. Ses disciples ne se comptent plus, on les retrouve, appelés aux plus hautes fonctions, dans la presse et les cabinets ministériels, à Washington, à Londres, à Paris, et il n'est pas jusqu'aux puissants qui ne viennent solliciter son avis sur les affaires du monde. Mais la notoriété et la fortune sont venues seulement avec le succès inattendu, à la fin des années quatre-vingt, d'un livre-pamphlet, dénonçant le déclin de l'enseignement supérieur aux États-Unis, qui fit de cet universitaire un millionnaire.

Chick est fasciné par la brillante intelligence et la personnalité hors du commun de Ravelstein. Son mémoire, rédigé à la demande expresse de son ami et dont il a longtemps différé la rédaction, évoque un géant perdu au milieu de nains, un homme de la Renaissance fourvoyé dans le médiocre vingtième siècle. Mais sur les idées de ce maître à penser et à vivre nous n'apprendrons rien sinon qu'elles sont résolument à contre-courant et doivent bien plus à Platon et à la philosophie antique qu'à Nietzsche et Heidegger. Au cours de leurs conversations Chick et Ravelstein échangent réflexions, anecdotes et potins sur la philosophie, la religion, la politique, l'histoire, l'amitié, l'amour et la mort, dissertent sur Socrate et Thucydide, Keynes et Kojève, Joyce et Céline. Mais Chick ne s'intéresse que modérément à la pensée du grand professeur : « *je ne suis pas là pour présenter ses idées. Plus que toute autre chose, je veux les éviter* ».

Romancier de vocation, mémorialiste de circonstance, Chick préfère la singularité révélatrice du détail aux idées générales. Ravelstein, dans son souvenir, c'est d'abord un grand corps dégingandé, un vaste crâne chauve, bosselé et luisant, des yeux globuleux, de longs bras et de longues jambes « *plus blanches que du lait* » et des mains tremblantes et maladroites. Ce sont ensuite des attitudes, des gestes, des propos retenus dans un texte tout en détours et digressions où le désordre de la mémoire ne cesse de défaire l'ordre du récit.

Ravelstein ne nous offre qu'une biographie en miettes. S'y évoque une vie où « il n'y avait rien de moyen » ; s'y trace, comme dans la plupart des romans de Bellow, des *Aventures d'Augie March* à *L'Hiver du doyen*, le portrait contrasté d'un homme exceptionnel et en même temps *menschlich*, *allzu menschlich*, à la fois admirable dans son acharnement à vouloir réaliser ses nobles aspirations, bouffon dans ses manies et ses folies, et pathétique dans ses multiples contradictions.

Dès les premières pages il apparaît en effet que ce prince de l'esprit si intransigeant dans son éthique et si soucieux du salut de l'âme n'est rien moins qu'un savant austère. Homosexuel avoué (mais plein de mépris pour « le comportement de tapettes »), Ravelstein aime tous les plaisirs et a toujours mené grand train, laissant à ses amis le soin d'éponger ses énormes dettes, avant que les millions de dollars que lui valent ses droits d'auteur lui permettent d'assouvir enfin sans retenue ses goûts



SAUL BELLOW

dispendieux. Il roule en BMW, ne descend que dans les hôtels à quatre étoiles, dîne chez Lucas-Carton et adore faire du shopping dans les boutiques de luxe de la rue Saint-Honoré. Rien n'est trop chic, trop beau pour lui, et le plus beau, le plus chic est forcément le plus cher : costumes Armani, vestes de Lanvin, cravates d'Hermès ou d'Ermenegildo Zegna, stylos Mont-Blanc en or massif, briquets Dunhill, cigares cubains. Et comme dans les romans de Tom Wolfe, on ne nous cache rien du prix des choses : veste à 24 000 francs, bracelet-montre à 20 000 dollars, baffles hi-fi à 10 000 dollars. Autant le dire : Ravelstein a tout du parvenu, et il serait vulgaire s'il n'était comique, si, tour à tour *schlemil* et *schlim-mazel*, il n'abimait toutes ses cravates avec des brûlures de cigarettes et ne renversait du café sur la superbe veste qu'il vient d'acheter chez Lanvin. Et ce nouveau riche flambeur et flamboyant va affronter la maladie et la mort en athée stoïque, avec une exemplaire dignité.

Ravelstein – tout le monde désormais le sait, tous les critiques l'ont dit et Bellow lui-même n'en a pas fait mystère – est un roman à clef, comme l'était déjà *Le Don de Humboldt* (1975), roman inspiré par le destin tragique du

poète Delmore Schwartz que Bellow avait connu à Greenwich Village dans les années quarante. Ravelstein, c'est Allan Bloom ; Chick, c'est Bellow. Mort en 1992 des suites du sida, Bloom, collègue de Bellow à l'Université de Chicago, en était devenu l'ami. Traducteur de la *République* de Platon et de l'*Emile* de Rousseau et auteur d'un ouvrage remarquable sur la politique de Shakespeare, il avait connu une soudaine célébrité grâce à *The Closing of the American Mind* (1987) (1), copieuse diatribe contre l'emprise délétère du relativisme culturel (importé de France et d'Allemagne) dans les universités américaines et dénonciation farouchement élitiste de la contre-culture et de la musique rock.

C'est Bellow qui avait suggéré à Bloom d'écrire ce libelle ultra-conservateur et qui en rédigea l'avant-propos, et c'est encore lui qui prononça en 1992 l'éloge funèbre de Bloom. Publié deux ans plus tard dans *It All Adds Up*, le texte en est presque entièrement repris dans le roman. On peut donc être tenté de lire *Ravelstein* comme un éloge funèbre mis en fiction, un exercice d'admiration doublé d'une biographie à peine romancée, où l'auteur s'est contenté de changer les noms et de brouiller quelque peu les pistes. Mais la part de l'autobiographie y est au moins aussi importante, les ressemblances entre Chick et Bellow sont aussi étroites qu'entre Ravelstein et Bloom. La critique n'a pas manqué de relever combien les démêlés conjugaux de Chick ressemblaient à ceux de Bellow. Telle Vela, l'avant-dernière épouse de Chick (et la dernière en date des belles garces dans l'œuvre de Bellow), l'avant-dernière épouse de l'auteur fut roumaine ; sa nouvelle compagne, la jeune et douce Rosamund, est une ancienne étudiante de Ravelstein, comme la femme actuelle de Bellow est une ex-étudiante de Bloom. Tout cela, dira-t-on, n'a qu'un intérêt anecdotique. Mais c'est lorsque Chick/Bellow nous parle de sa propre vie et de sa propre mort que sa prose se met à s'animer et à s'échauffer, et l'une des scènes les plus troublantes du livre est celle où Vela nue vient froter sa toison pubique contre la joue de Chick, puis lui tourne le dos et s'en va, lui signifiant ainsi son congé.

Le lecteur n'entre jamais de cette manière-là dans l'intimité de Ravelstein et son portrait nous laisse au bout du compte sur notre faim. Tel qu'il nous apparaît à travers le regard de Chick, Ravelstein surprend, amuse, agace et parfois émeut. Mais, au rebours de ces ratés sublimes qu'étaient Herzog, Sammler et Humboldt, il est trop poseur, trop sûr et trop content de lui-même pour devenir attachant et lorsque Chick nous dit que « *Ravelstein menait une vie intellectuelle de grande ampleur* », il faut le croire sur parole.

Ravelstein est bien du Bellow, ronchonneur et vitupérant, toujours aussi fêlé avec son siècle, plus que jamais en décatasse avec l'Amérique, et de temps en temps, au détour d'une phrase ou d'un paragraphe, on y retrouve la griffe du vieux maître. De vrais bonheurs d'écriture encore, de soudaines fulgurances et des roseries délectables, mais plus de pâte en fusion. Du Bellow à petit feu. On est loin, dans ce treizième et peut-être dernier roman, des logorrhées fébriles et jubilantes de ses meilleurs livres. I

1. Une traduction en parut la même année chez Julliard sous le titre *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*.